

Olivier Loubes

Jean Zay

La République au Panthéon

EKHO

DANS LA MÊME COLLECTION

- Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, 2020
Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie – 1812*, 2021
Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de France – 1814*, 2021
Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la dernière campagne – Les Cent-Jours 1815*, 2021
Olivier Dard, *Charles Maurras. Le nationalisme intégral*, 2019
Xavier Mauduit, Corinne Ergasse, *Flamboyant Second Empire. Et la France entra dans la modernité...*, 2018
Chantal Morelle, *De Gaulle. La Passion de la France*, 2020
Natalie Petiteau, *Napoléon Bonaparte. La nation incarnée*, 2019
Jacques Portes, *La véritable histoire de l'Ouest américain*, 2018
Antoine Prost, *Petite histoire de la France de la Belle Époque à nos jours*, 2020
Thomas Snégaroff, *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, 2017
Thomas Snégaroff, *L'Amérique et son président, une histoire intime*, 2018
Thomas Snégaroff, *Star Wars. Le côté obscur de l'Amérique*, 2018
Hélène Soumet, *Insoumises et conquérantes – Travesties pour changer le cours de l'Histoire*, 2021
Emmanuel Thiébot, *Le scandale oublié de la Troisième République – Le Grand Orient de France et l'affaire des fiches*, 2021
Alberto Toscano, *Sacrés Italiens !*, 2020
Alberto Toscano, *Un vélo contre la barbarie nazie. L'Incrovable destin du champion Gino Bartali*, 2019

Conception de la couverture : Delphine Dupuy

Mise en pages : Nord Compo

© Armand Colin, Paris, 2012,

Dunod, 2021 pour la présente édition.

Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-082359-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

REMERCIEMENTS

*À Jacques Loubes, qui aimait les mots, l'histoire, les gens.
À Carole, qui connaît Jean Zay depuis...
aussi longtemps que moi.*

Ma profonde reconnaissance va d'abord à Catherine Martin-Zay et à Hélène Mouchard-Zay qui me permettent si amicalement de travailler sur les archives de leur père depuis trois décennies désormais et sans qui ce livre – et, bien au-delà, tout ce que j'ai pu écrire sur Jean Zay – n'aurait pu être. Qu'elles en soient ici vivement remerciées ! Mes remerciements vont ensuite à Caroline Piketty et à toute son équipe des Archives privées aux Archives nationales, spécialement Éric Landgraf, pour leur grande disponibilité, leur grande compétence et leur formidable travail de mise en archive des Papiers personnels de Jean Zay, qui permet de multiplier les belles études autour de cette figure exceptionnelle.

Merci ensuite à mes éditeurs. Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'amicale pression, et surtout la très grande confiance, de Vincent Duclert, qui a su vouloir un Jean Zay dans sa collection « Nouvelles biographies historiques », et qui a fait le pari de me le confier. Corinne Ergasse éditrice pour Armand Colin et Dunod, a su conjuguer confiance et efficacité en 2012 comme en 2021, d'une façon devenue naturellement amicale. C'est une très grande chance d'être ainsi accompagné !

Le manuscrit a bénéficié des relectures attentives, amicales, précises, de Maryse Palévody et de Benoît Falaize,

ainsi que du précieux travail de relevé de sources par Roxane Loubes.

Merci à Pierre Laborie qui, le premier, m'a fait lire Jean Zay et m'a fait historien.

Merci enfin aux Historiens de Jean Zay qui forment une belle famille composée depuis Émilie Huc dès 1937, puis Maurice Chavardès et Marcel Ruby dans les années 1960, Jean Gouëffon dans les années 1970, Jean-Marie Flonneau dans les années 1980, jusqu'à ceux, plus proches dans le temps comme Gérard Boulanger et plus proches dans les discussions partagées, qui continuent de dialoguer avec Jean Zay : Antoine Prost et Pascal Ory, François Marlin et Benoît Verny, Anne Simonin, Pierre Allorant et Pierre Girard. Qu'ils sachent tous que ce livre a, pour sa bonne part, été rédigé *en lisant en écrivant* entre leurs lignes.

Introduction

UNE CERTAINE IDÉE (DE L'HISTOIRE) DE LA RÉPUBLIQUE

Jean Zay incarnait pour tous, amis ou ennemis, une certaine idée de la République laïque, sociale, généreuse, fondée sur les droits de l'homme et la raison éclairée par l'instruction publique.

Robert Badinter, *Jean Zay le républicain*, 1996¹

Ma confiance reste entière. Pourvoi en cassation, recours en grâce, révision, réhabilitation, je ne sais quelles voies la Providence empruntera pour rétablir la Vérité, mais elle la rétablira, comme la Justice l'Histoire montre qu'elle l'a toujours fait.

Jean Zay, dimanche 6 octobre 1940²

Pour Robert Badinter, le doute n'est pas permis, Jean Zay incarne la République. Convoquant la référence gaullienne d'une certaine idée de la France, il ajoute qu'il s'agit d'une certaine idée de la République, précisément celle des républicains. De même, pour François Hollande, lorsqu'il justifie son choix de le faire entrer au Panthéon en compagnie de Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillion, la formule s'impose, paraît naturelle : « Jean Zay, c'est la République ! » (discours d'annonce au Mont Valérien, le

21 février 2014). Pourtant, malgré cette entrée en apparence évidente dans le temple de la mémoire nationale républicaine en 2015, force est de constater que le paradoxe demeure : qui, en France, a une idée certaine de Jean Zay ? Et, dans l'opinion des batailles d'actualité ne peut-on remarquer : *Zay ? Inconnu au Panthéon...* Car, au fond, le Panthéon semble bien n'avoir rien changé, voire même avoir redoublé la surprise d'un trouble de mémoire prolongé. Certes, ceux qui connaissent son parcours, ses engagements, la république de sa vie, l'admirent le plus souvent. Hormis la poignée d'irréductibles porteurs de la mémoire longue de la haine, venus de loin jusqu'à nos jours – on y viendra – Jean Zay est devenu un universel de la mémoire républicaine, de droite comme de gauche. À quelques années d'écart, les ministres de l'Éducation nationale, Jack Lang ou Najat Vallaud-Belkacem d'un côté, François Fillon, Xavier Darcos ou Jean-Michel Blanquer de l'autre lui rendent hommage. Qu'il soit ainsi labellisé, voire instrumentalisé – on y viendra aussi – ne change pas non plus, et même confirme, cette distance dans l'imaginaire commun entre le petit nombre qui se reconnaît en lui et le grand nombre qui méconnaît jusqu'à son existence : à ce titre, celui de la notoriété populaire, Jean Zay reste bien un inconnu du Panthéon, reconnu et méconnu, célébré mais pas célèbre.

Voilà d'où est né ce livre, et voilà pourquoi il reste d'actualité dix ans après sa première écriture³. Subsiste bien ce grand écart entre un destin de républicain victime de la conjugaison des haines, acteur fondateur de la composition française de l'école démocratique comme de la culture pour tous – en bref, notre contemporain –, et les chemins vagabonds d'une mémoire partielle dessinant un profil contrasté de la République – en bref, le portrait de nos oublis. Dès lors, pour

cette double présence de son temps au nôtre, la nécessité de se faire une certaine idée de l'histoire de cette figure de républicain tient plus que jamais. Et ainsi de contribuer à mieux penser ce qu'est la République aujourd'hui, à un moment de la vie de notre pays où ses « valeurs » sont invoquées de toutes parts, à son corps défendant souvent. Il s'agira donc ici de poser à l'échelle humaine la question de ce qu'est un républicain. De comprendre comment Jean Zay, à la fois Ferry du Front populaire et Dreyfus de Vichy, incarne, comme personne, les deux corps de la République, combattive et combattue. Et cela dans un temps, celui du premier xx^e siècle, où la France connaît, d'une Grande Guerre à l'autre, de fortes tensions politiques et civiles, une crise de son identité nationale, qui ne sont pas sans échos avec notre début de xxi^e siècle. Parce qu'en tous ces sens-là il est notre contemporain, allons voir de plus près quel Homme-République fut Jean Zay.

Ferry et Dreyfus, les deux corps de la République

Pris entre Ferry et Dreyfus, Jean Zay nous amène en effet à réfléchir la République en ses deux corps. Non pas le corps physique et le corps symbolique chers à Ernst Kantorowicz, mais les deux incarnations de Marianne dans l'opinion française de son époque. Car Jean Zay a eu le redoutable privilège de refléter les deux faces de la République, celle de ses réalisations remarquables et celle de sa détestation criminelle. Le brillant ministre, archétype du républicain d'État, fut aussi la cible idéale des contempteurs de la « gueuse ». Dit autrement, son parcours se lit à la rencontre des deux regards portés sur la République : Jean Zay est à la fois le républicain des républicains et le républicain des antirépublicains. Ceci

nous permet en retour de définir la République au croisement de ses valeurs et de leurs contraires, de son corps sacré et de son corps dénié. Et ce dernier n'est pas le moindre dans le cas de Zay tant il existe bien un républicain des antirépublicains, comme il existe un juif des antisémites et tant Jean Zay en est le type idéal. Comme le dit Jean Cassou, lors de la cérémonie d'Hommage à Jean Zay au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 27 juin 1947 :

Dans les victimes et les martyrs ce qu'un plan systématique cherchait à atteindre, c'était la réalité la plus profonde et la plus vivante que recouvre le nom de France. Dans un ministre de l'Éducation nationale, conscient de sa mission, conscient de tout ce que signifient l'art français et la tradition scolaire, classique, rationnelle, spirituelle de la France, le plan systématique de l'ennemi cherchait à atteindre exactement le contraire de la philosophie de Maurras et de Pétain.

Aussi, pour situer l'étude, est-il naturel d'évoquer tout d'abord Dreyfus, tant le corps dénié de la victime et du martyr s'impose d'emblée au regard, masquant parfois l'action du ministre. La peine à laquelle est condamné Jean Zay, le vendredi 4 octobre 1940 par le Tribunal militaire de Clermont-Ferrand aux ordres de la dictature de Vichy est en effet la même que celle du capitaine Dreyfus : déportation et dégradation militaire. Et, qui pis est, il est assassiné le 20 juin 1944 par des miliciens, nourris de toutes les haines du maurrassisme, débondées au moment de leur débâcle, au point de jeter son corps dans un abyme. Jean Zay a bien incarné la République jusqu'au martyre. Sa propre histoire vient tendre un miroir aux exaspérations politiques de la société française : protestant comme sa mère, baptisé, marié et enterré

au temple d'Orléans, issu d'une lignée paternelle juive, franc-maçon comme son père, Jean Zay fut une cible constante des haines antirépublicaines à l'égal d'un Léon Blum ou d'un Georges Mandel. Raymond Aron le souligne dans ses mémoires de *spectateur engagé*, et relève que Céline ne fut pas le seul à dire « Je vous Zay » (in *L'École des cadavres*, 1938)⁴. Il n'est ainsi pas surprenant que Jean Zay soit, dès le mois d'octobre 1940, le premier condamné politique par le régime de Pétain, à une peine qui est, volontairement, la même que celle de Dreyfus, avant d'être sorti de sa cellule par des miliciens, quatre ans plus tard, pour être assassiné dans le climat de guerre civile qui préside à l'effondrement de Vichy.

Mais Jean Zay est Ferry aussi, représentant la République bâtisseuse de la nation par l'école. L'œuvre du plus jeune ministre de la III^e République – 31 ans à sa prise de fonction – est en effet au moins aussi importante que celle de Jules Ferry de l'avis des historiens de l'éducation et de la culture. Elle marque le tournant de la démocratisation de la culture et de l'instruction, ce que l'on attribue souvent à Jules Ferry de nos jours et qui revient plutôt aux républicains de l'entre-deux-guerres, particulièrement ceux du Front populaire. C'est bien à cet âge-là, à la fin des années 1930, dans ce qu'on pourrait appeler le moment Jean Zay, comme il y a un moment Guizot, que la République devient sociale pour l'éducation et la culture. Qu'on en juge : titulaire d'un très grand ministère de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts – qui regroupe de fait les départements actuels de l'enseignement, de la culture, de la recherche, des loisirs et des sports –, dans les gouvernements de Léon Blum, Camille Chautemps et Édouard Daladier, Jean Zay anime de façon pionnière ce passage essentiel qui fait de la culture pour tous un objectif majeur

de la République, par là refondée à partir de 1936. On lui doit en effet la mise en marche – si ce n'est toujours la mise en place – de la grande réforme de l'enseignement à partir de 1937, fixant les premières bases de la démocratisation du secondaire (vers le collège unique), la création du CNRS, du musée de l'Homme, du musée des Arts et Traditions populaires, du festival de Cannes, de l'ENA, ou la mise en œuvre des congés payés avec des collaborateurs comme Jean Cassou, Léo Lagrange, Irène Joliot-Curie ou Cécile Brunschvicg... dont il fut le ministre durant quarante mois, du 4 juin 1936 au 3 septembre 1939, autre record. Dès lors, c'est bien sous Jean Zay que se fonde notre organisation scolaire et les principes démocratiques qui vont guider l'action de l'État dans les domaines sportifs, artistiques et scientifiques jusqu'à nos jours. En ce sens, il peut à bon droit être qualifié de Jules Ferry du Front populaire. Acteur fondamental du gouvernement de Léon Blum, Jean Zay est un acteur de la République du peuple, telle qu'avec d'autres il contribue à la redéfinir en 1936. Laissons à nouveau la parole à Jean Cassou, le 27 juin 1947, évoquant *Souvenirs et solitude* :

Le journal écrit en prison par ce glorieux vaincu fait entendre le son d'une grande âme républicaine et l'on sait aujourd'hui, grâce à des accents qui ne trompent pas, étant ceux d'un captif et d'un vaincu, avec quelle gravité cet homme d'une si charmante et souriante jeunesse avait pris conscience de ses devoirs de ministre. Démocrate authentique, pur jacobin, il avait compris qu'en se chargeant de l'administration des choses de l'esprit, il se chargeait de l'une des meilleures traditions nationales : la tradition selon laquelle le soin le plus important, le soin capital d'un gouvernement français digne de ce nom est d'éveiller les intelligences, de les accorder au rythme de notre histoire populaire,

de susciter en elles les vertus qui caractérisent notre peuple, à savoir le jugement critique, le sens du juste, le goût du beau, le culte passionné de la raison et de la liberté. Ces vertus ont fait la grandeur de nos humanités et de notre humanisme et ce sont elles qui illuminent tous les grands actes de notre aventure collective à travers les siècles. Et ce n'est point un hasard si, chaque fois que la République nous a été donnée, la République s'est, avant toute tâche, souciée de créer et de développer un enseignement populaire, national, accessible à tous, égal pour tous et capable de former ce que nous appelons des Français, c'est-à-dire des citoyens et des hommes.

Le fil de Marianne d'un Homme-Républicain

C'est donc pour cette double richesse d'un parcours à la fois profondément personnel par sa précocité et son intensité dramatique et particulièrement éclairant pour le destin collectif, populaire et souvent traumatique, des Français et de la République d'une guerre à l'autre, que Jean Zay mérite de sortir de l'oubli, même relatif. Jean Zay incarne le destin d'une génération prise dans les combats du premier xx^e siècle. Il nous offre l'occasion de réfléchir à ce qu'est la République à l'échelle d'un républicain qui traverse une période de trouble de l'identité nationale. C'est ce fil de Marianne que nous suivrons dans cet ouvrage, reprenant pour les discuter les étapes soulignées par Robert Badinter dans son éloge de 1996. Il y dit ce qui, à ses yeux, fait de Jean Zay un républicain type. Dans une scansion de définitions, il fait se succéder *la naissance*, car « il est des familles où la République est partout présente dans la culture reçue », *l'éducation*, « d'abord l'école primaire, la "laïque", creuset de la République », *la culture*,

« cette vaste culture sans laquelle l'homme politique ne peut faire qu'illusion, et qui seule peut, s'il en a le caractère, le transformer, l'heure venue, en homme d'État », *les engagements* tant « il incarne le Front populaire », *l'action ministérielle* enfin, « car être ministre, c'est d'abord servir la République⁵ ». En somme, Robert Badinter fait de Jean Zay l'Homme-République que Vincent Peillon rencontre sous les traits de Ferdinand Buisson⁶, un lien déjà souligné par Léon Blum revenant en 1947 sur son choix de Jean Zay pour le ministère de l'Éducation nationale :

Il siégeait sur les bancs du Parti Radical, et, dans ce grand parti lié à des origines si complexes, il représentait la tradition la plus ancienne et la plus pure, celle que, dans les générations qui ont précédé, ont incarnée un Camille Pelletan, un Léon Bourgeois, un Ferdinand Buisson, celle qui s'est toujours efforcée de fonder l'action sur une philosophie politique et de donner à la propagande la valeur d'un enseignement⁷.

En 1939, Jean Zay organise le cent-cinquantième de la Révolution française comme ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts. Ce lien entre l'enseignement et la révolution en sa personne dit bien que la république est enseignement de la révolution. À la tête de son grand ministère depuis juin 1936, Jean Zay est au cœur de la pédagogie du régime, alors en pleine tourmente de la montée des fascismes, confronté aux miroirs espagnol et tchèque. Mais dire ce lien ne suffit pas à en rendre la nature et doit d'abord nous conduire à reprendre les attendus d'une vieille question française : qu'est-ce que la République ? Depuis 1792 en effet, les Français s'interrogent sur ce qu'est la République, et plus particulièrement sur ce qu'elle est comme incarnation du corps

politique de la nation. La plupart du temps, la question est posée à l'échelle collective, celle de la constitution des identités politiques, à hauteur de la société, dans ses institutions symboliques, ses rouages fonctionnels, ses lieux communs d'État, de mémoire. Renan demandait ce qu'est la nation, pour dire ce qu'est un Français. Ici, il s'agira à rebours de poser la question de l'identité politique de la France comme république, comme nation républicaine, à l'échelle humaine d'un grand républicain, largement méconnu des Français du xxi^e siècle ; de se demander en somme ce qu'est la République en partant de « Qu'est-ce qu'un républicain ? »

Que Jean Zay ait été un grand républicain, ou plus exactement comme l'écrit Vincent Duclert « une figure républicaine parmi les plus fortes de l'histoire nationale⁸ », rien ne permet d'en douter, ni son illustration de la méritocratie scolaire, ni son engagement dans la construction de l'école démocratique, cœur du pari républicain, ni son combat antifasciste qui conduisit à son assassinat. D'ascendance juive mosellane du côté de son père, protestant de culte et de culture par sa mère, issue d'une longue lignée beauceronne, par sa femme aussi, Jean Zay est bien un de ces *fous de la République* chers à Jean Birnbaum. Si on ajoute au tableau et la franc-maçonnerie et l'ancrage radical-socialiste du père et les bourses scolaires pour entrer au lycée et l'engagement de l'homme de gauche, chantre du choix du Front populaire dans le vieux parti, on se trouve au cœur de la question républicaine du premier xx^e siècle : comment défendre la France démocratique face aux fascismes, dans l'héritage de la révolution, dans ce moment qu'Édouard Daladier dépeint en 1935 comme celui de la rencontre « du tiers état et du prolétariat » ?

De la Justice à l'Histoire

Depuis le don par ses filles Catherine Martin-Zay et Hélène Mouchard-Zay, des archives personnelles de Jean Zay aux Archives nationales en 2010 et grâce au travail de Caroline Piketty et de son équipe à l'occasion de ce transfert, l'enquête sur Jean Zay est désormais facilitée. De nombreux champs d'exploration sont possibles. On aura compris qu'ici il s'agit d'un essai historique sur Jean Zay républicain, et plus particulièrement, en ce qui concerne le temps où il est ministre, sur le ministre de l'Éducation nationale. Certains regretteront, légitimement, de ne pas rencontrer suffisamment le ministre des Beaux-Arts dans ces pages. Ils trouveront de quoi étancher leur soif en lisant la très belle étude de Pascal Ory, ainsi que notre travail sur la naissance du Festival de Cannes⁹. Pour rendre cette histoire, nous avons fait le choix de plonger d'abord dans la vie d'un homme, partie prenante et pris à partie, dans les corps-à-corps de la République entre 1904 et 1944 (Première partie). Puis nous irons comprendre, de 1944 à nos jours, ce qu'il advint à ce qui lui était advenu, pour reprendre la belle formule de Pierre Laborie, bien convaincu avec lui que l'histoire pour être moins incertaine doit aussi se porter dans les panthéons de mémoire (Deuxième partie).

Dans la chair du texte du courrier envoyé à sa femme et à son père le 6 octobre 1940, deux jours après le procès qui l'envoyait en prison et le mit à la merci de ses futurs assassins, Jean Zay nous livre une clé autographe de son rapport à l'histoire. On y repère une biffure, la seule de la page : le mot Justice est rayé, remplacé par le mot Histoire. L'iniquité du verdict prononcé conduit cet avocat à répudier la Justice – celle de Vichy – et à lui préférer l'Histoire pour « rétablir la vérité ». Ce livre n'a pas d'autre ambition, faire vivre une certaine idée de l'histoire dans la République.



Document 1bis. Jean Zay sur le balcon de son bureau orléanais,
26 juin 1936

Partie 1

L'HOMME-RÉPUBLIQUE,
CORPS-À-CORPS
(1904-1944)

UN FILS DE LA RÉPUBLIQUE RADICALE ET DE LA GUERRE PATRIOTIQUE 1872-1918

La trajectoire politique de Jean Zay se caractérise par sa précocité et sa rectitude. La politique le saisit au berceau. Son père, Léon Zay, journaliste puis rédacteur en chef du Progrès du Loiret, qui devient La France du Centre, le quotidien radical du Loiret, l'initie à un radicalisme de la plus pure tradition, profondément ancré à gauche. Un radicalisme conforme aux structures sociales d'un département rural et anticlérical, et plus encore de son chef-lieu. Il l'introduit dans le milieu de ses élus républicains, tous familiers. Sa famille maternelle de notables protestants est tout entière impliquée dans ces équipes, leurs associations éducatives et militantes, leurs comités et leurs loges.

Pierre Girard, « Jean Zay, l'homme politique¹⁰ »

*Cet aéroplane que je viens de voir passer, où va-t-il ?
À la mort ! Combien revient-il d'aviateurs sur un cent ?
Il partira cet avion, ce grand oiseau aux couleurs françaises,
il partira, il vaincra, il mourra ! Il a des chances de revenir,
mais beaucoup de ne pas revenir ; qu'on se présente l'affreuse
descente dans le vide : l'appareil en flammes, le pilote, les yeux*

*bagards, les mains crispées au volant ; la vision qu'il en a :
sa mère ; celle qu'il ne reverra plus : sa fiancée ; et voici une autre
vision, la plus belle : c'est la France qui lui apparaît :
d'une main, elle tient un glaive, de l'autre une palme d'or,
elle la lui tend et dit : « Meurs heureux ! La France te doit
une éternelle reconnaissance, tu meurs pour lui apporter
la liberté, la paix et le bonheur, meurs heureux !
Tous les Français, petits et grands, qui sont morts pour leur pays,
peuvent reposer tranquilles. La France est là,
elle garde dans son livre d'or le nom de ces martyrs,
gravé éternellement, meurs heureux ! »
Et c'est le choc brutal, l'horrible réalité et, alors, content,
payant de sa vie la prochaine victoire des Alliés,
l'aviateur, doucement, meurt heureux !*

Jean Zay, composition française
du Certificat d'études, 10 juin 1916

Le roman républicain de Jean Zay ne débute pas le 6 août 1904 à sa naissance. Son inscription dans le temps est née de deux histoires fondatrices : l'histoire de ses origines familiales qui précède cette naissance et dit l'enracinement républicain de ses ascendances et l'histoire de la Grande Guerre dans laquelle l'écolier éprouve son rapport à l'absence du père, à la force du sentiment patriotique. Jean Zay est en effet un enfant de la République par ses parents, leurs familles respectives, et un enfant de combattant, profondément marqué par l'expérience de la guerre vue de l'arrière. Il est un écolier vigoureusement patriote entre 1914 et 1918. C'est dans cet héritage républicain et à la forge de la Grande Guerre que se met en place une grande partie des repères de sa vie, de son rapport au temps, de sa culture politique, que tous s'accordent avec Pierre Girard à juger si précocement. Si elle

doit bien sûr à ses talents, sa précocité est faite de l'expérience des siens et de son temps. Il faut dire qu'il fut très tôt à bonne école, celle de la République radicale familiale et à rude école, celle de la guerre patriotique totale. La République, la guerre, la patrie, les trois attachements voulus ou subis de sa naissance à ses quatorze ans, lorsque finit le premier conflit mondial, guident les jeunes années de Jean Zay, lui constituent ses premiers bagages de vie.

Fils de la République, Jean Zay l'est doublement, des deux côtés de son ascendance, par la famille israélite moselane et alsacienne de son père Léon Zay et par la famille protestante beauceronne de sa mère Alice Chartrain. Car, s'il y a bien un côté des Chartrain et un côté de Léon, les deux racontent la même histoire de l'enracinement de la République dans des milieux que rapprochent la minorité de leur religion et leurs choix politiques. Jean Zay est bien un *fou de la République*¹¹. Mais de quelle République est fait le roman familial de Jean Zay lorsque « la politique le saisit au berceau » ? Comment se mêlent, dans ses ascendances, la tradition républicaine des protestants de Mer, dans la longue mémoire des résistances quotidiennes du désert, et la part juive des générations de l'émancipation, si républicaines ? Quant à l'écolier, au vu de sa scolarité et de son capital culturel, pourquoi peut-on dire qu'il est à la fois un boursier exemplaire de la méritocratie républicaine à partir de son entrée en sixième en 1916, et un héritier très bien né de la République radicale à Orléans, fortement représentée dans ses deux branches familiales, au meilleur niveau d'influence ?

Fils de 1914-1918, Jean Zay nous le dit dans ses écrits de jeune écolier de guerre qui constituent une source

remarquable. En effet, dès ce jeune âge – il a 14 ans lorsque la Grande Guerre se clôt –, il nous laisse le témoignage de ses pensées et une description de ses actes quotidiens dans des journaux qu'il tient sur des cahiers d'écolier. L'information originale ne nous manque pas, on dispose même de sa composition française du Certificat d'études primaires de juillet 1916 qui eut les honneurs de la publication dans le *Bulletin de l'Instruction publique du Loiret*. Mais quel jeune patriote fut-il ? Quels caractères prit sa culture de guerre qui lui fit parler dès 1916 de la « mort douce et heureuse » dans sa composition du Certificat d'études ? Héroïque jusqu'à la *brutalisation* chère à Georges Mosse¹² ?

Jean Zay, héritier de la république radicale

Du côté de Léon Zay, une émancipation radicale du judaïsme

Les biographes ont pris l'habitude, comme Jean Zay lui-même, de faire remonter son histoire au lendemain de la guerre de 1870, au choix de son grand-père Élias Michel Zay d'opter pour la France en 1870. Ainsi Robert Badinter entamant sa définition de Jean Zay en Républicain de naissance écrit :

Républicain, il le fut d'abord de naissance.

Même si la passion de la République n'est pas inscrite dans les gènes, il est des familles où la République est partout présente dans la culture reçue, les valeurs enseignées, l'atmosphère respirée.

Ainsi pour Jean Zay.

Son grand-père Élias, juif lorrain, patriote et républicain, avait choisi en 1871 la France et la République, et s'était établi à Orléans.

Son père, Léon, laïc, franc-maçon, dreyfusard, dirigeait le quotidien socialiste (sic) « Le Progrès du Loiret ». Il avait pendant la Première Guerre, servi au front et gagné la croix de guerre.

Sa mère, Alice Chartrain, était issue d'agriculteurs beaucerons. Protestante, elle appartenait à une famille et à une tradition puissamment imprégnées de républicanisme¹³.

De fait, on retrouve aux Archives nationales l'acte d'option pour la nationalité française auprès de la mairie d'Orléans d'Élias Michel Zay, daté du 22 mai 1872¹⁴. Mais, de fait aussi, Michel Zay, ainsi qu'il choisit de signer cet acte – mettant en avant son second prénom, qui était le premier prénom de son père, Michel Élie Zay (23 vendémiaire an II/2 juillet 1850), car il fait plus français ? – vit à Orléans de façon certaine depuis 1859 où il a un fils, Armand, de son premier lit avec Mélanie Cerf. Ils auront aussi une fille, Léontine, née en 1863, toujours à Orléans. Ce marchand colporteur en mercerie, effectivement né à Metz en Moselle, comme tous ses ancêtres depuis le début du XVIII^e siècle au moins, avait donc migré à Orléans depuis une grosse dizaine d'années au minimum lorsqu'il choisit d'y rester et d'opter pour la France. Migrant intérieur (la Moselle est française avant 1870), qui choisit en 1872 de régulariser sa situation, plutôt que migrant politique qui choisit le camp de la France à la suite de la défaite de Sedan, Élias Michel Zay semble devoir son installation plus à une sédentarisation de ses activités de commerçant, qu'à une volonté de s'installer en France, ce qui n'avait guère de sens en 1859. Au reste, l'un n'empêche pas l'autre, et le caractère patriotique de ce choix en 1872 rejoint probablement la confirmation du lieu d'existence effectué depuis plus d'une décennie. Dans la geste

du futur ministre de l'Éducation du Front populaire, si durement attaqué sur son antipatriotisme supposé, la figure du grand-père patriote alsacien optant pour la France était positive bien sûr. Elle n'est pas fausse (sauf si on dit qu'il « s'était établi à Orléans » après avoir opté), mais un peu extrapolée au regard des travaux des généalogistes¹⁵. D'Élias Zay on ne sait rien des opinions politiques. On sait en revanche qu'il se remarie en janvier 1874, après le décès de sa première femme, avec Hélène Lévy, et qu'ils ont un fils, Léon, né en décembre 1874.

C'est avec Léon Zay, le père de Jean, que l'on rencontre la figure majeure dans l'ascendance, une des clés essentielles de la vie de Jean Zay. Il mériterait une étude approfondie pour comprendre les ancrages et la précocité du ministre de Léon Blum, tant ce père a porté et nourri son fils. La connaissance de Léon Zay fournit un exemple – hyperbolique ? radical en tout cas... – d'intégration républicaine d'un juif émancipé à la charnière du XIX^e et du XX^e siècles. Car Léon Zay incarne plus d'une rupture par rapport à ses ancêtres. Il pousse l'émancipation du judaïsme jusqu'à la sortie de la judéité, se mariant au temple protestant en 1903 et optant pour l'enterrement civil en 1945. Sans renier sa famille – lycéen, il passe chaque année quelques semaines à Paris chez son demi-frère Armand et sa femme Léonie pendant les vacances d'été ; la tante Léonie assiste à ses épreuves orales du bac en 1892 et 1893¹⁶ –, ses cercles de sociabilité sont d'abord républicains radicaux. Bon élève à l'école publique de la rue de l'Université, il entre au lycée d'Orléans et devient bachelier lettres-sciences, ce qui est remarquable en ce temps où moins de 5 % de la population française a le bac à la fin du XIX^e siècle. Il est ainsi

le premier de sa famille à sortir de la condition de marchand, occupation de ses ancêtres aussi loin que l'enquête généalogique permet de remonter. Cette solide formation lui permet de devenir journaliste, puis rédacteur en chef. De sa religion juive de naissance, Léon Zay semble n'avoir rien gardé ou presque, exemple plutôt exceptionnel d'une déprise religieuse très poussée. Il faut dire que sa religion est politique et emprunte les canaux anti-cléricaux militants d'un radicalisme de combat, franc-maçon et Libre Penseur de surcroît. La religion, dans la famille de Léon Zay, est l'affaire de sa femme, schéma classique dans les couples mixtes, ici renforcé par le fait que, contrairement à son mari, Alice Zay est fortement liée à la vie de la communauté protestante, on va le voir. Léon Zay, lui, est un politique au quotidien, jamais élu, mais pilier de toutes les campagnes électorales des radicaux du Loiret. Véritable Homme-république, c'est un *homo radicalus* avant tout. Certes, professionnellement, il exercera durant 39 ans l'activité de secrétaire du Conseil des prudhommes d'Orléans, mais sa passion, le cœur de sa vie, fut le journal radical d'Orléans qu'il anima pendant 41 ans. Sur sa tombe au cimetière d'Orléans, il est inscrit : *Léon Zay, publiciste*. Publiciste ? Le mot a vieilli au point de ne plus incarner qu'une fausse appellation de publicitaire ou une définition réduite d'avocat en droit public, mais il sonnait à l'époque, surtout dans le premier entre-deux-guerres, de 1870 à 1914, comme un étendard aux deux sens complémentaires en Léon Zay : celui qui écrit sur la politique et celui qui est journaliste. Journaliste politique donc, celui qui porte, et soutient ses opinions de façon publique, pour informer – non sans chercher à la former ! – l'opinion publique.

Le Progrès du Loiret. Organe de la démocratie républicaine prend en 1898 la suite du *Progrès d'Orléans*. Le simple bulletin électoral irrégulier devient un quotidien du soir. Une mue fréquente en ces temps de démocratisation de la presse d'opinion, encouragée par l'alphabétisation et le contexte mobilisateur de l'Affaire Dreyfus, à un moment où la France devient radicale. Dès 1899, à 25 ans, notre jeune publiciste participe à la relance du *Progrès du Loiret* sous la houlette de son mentor Fernand Rabier, radical anticlérical de choc à la carrière particulièrement fournie : député du Loiret sans discontinuer pendant 31 ans de 1888 à 1919, proche d'Émile Combes à la Chambre, Rabier fut un des rédacteurs de la loi de Séparation de 1905, puis maire d'Orléans de 1912 à 1919, et il finit son parcours comme sénateur du Loiret de 1920 à sa mort en 1933¹⁷. Un accomplissement typique du *cursum honorum* républicain conclu au Palais du Luxembourg comme il se doit. À partir de 1906, toujours avec l'aval de « Farnand » Rabier, Léon Zay occupe le poste de rédacteur en chef du *Progrès du Loiret* au tirage relativement modeste (5 000 exemplaires en 1924), qui deviendra *La France du Centre* en 1927 (tirage de 3 000 exemplaires en 1931). Jusqu'en 1940, il contribue à en faire le quotidien de référence des radicaux orléanais, *La Dépêche* non de Toulouse, mais du Centre en quelque sorte. Aussi, le journal, rue de la Hallebarde, sera la seconde maison de Jean Zay, sa maison paternelle. Noué dès la prime enfance, le lien entre le père et le fils fut exceptionnellement fort toute leur existence, tous les observateurs l'ont souligné, jusqu'aux obsèques de Léon Zay début juin 1945, où Roger Secrétain – ami de jeunesse de Jean Zay et futur maire d'Orléans – note :

Il est trop évident que nous sommes au-dessus d'une double tombe et que la tragique disparition du fils conduit d'un trait direct à la mort du père.

après avoir brossé le portrait suivant de Léon Zay en père et en républicain :

Quarante années de vigilance républicaine, de campagnes politiques faites pour le succès des autres, jusqu'au jour où il eut à les faire, ces campagnes, et de quel cœur, pour son propre fils. Quarante années de la vie de cette cité, surprise à toutes ses sources, dans tous ses aspects, sachant tout, apprenant tout, partout présent, infatigable. Il avait en tête un demi-siècle d'histoire politique, de faits divers émouvants, de boutades dont il riait à chaque fois, de son gros rire sonore, comme au premier jour¹⁸.

C'est à bon droit que Roger Secrétain présente Léon Zay comme républicain et père exemplaire.

Une photo le montre mieux que tout, au sein du triangle familial.

Pris durant la guerre, vers 1916, ce cliché dit énormément sur la relation entre le père – qui porte et reste masqué – et le fils qu'il élève au sens propre, sur ses épaules. Le père restant sous le manteau du soldat incarné par le fils sérieux, porteur du casque du combattant, en lieu et place du père, christophe, sous le regard admiratif de sa mère Alice. Et le côté d'Alice Zay, née Chartrain, compte fort lui aussi. Il n'est pas moins républicain et radical.